

LES SIGNES DES TEMPS

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Math. 24 : 33.

3^e ANNÉE.

BALE (SUISSE), FEVRIER 1879.

NUMÉRO 8.

LES SIGNES DES TEMPS

JOURNAL MENSUEL

publié par la Société des Adventistes du Septième Jour

COMITÉ
de la Société: J. N. Andrews,
Albert Vaillanier,
J. H. Guenin

PRIX D'ABONNEMENT FR. 5
par an ou par volume de 12 numéros.

S'adresser: Bureau des «SIGNES DES TEMPS»,
Bale (Suisse).

CANTIQUE.

Oh ! que ton joug est facile,
Oh ! combien j'aime ta loi !
Dieu saint, Dieu de l'Évangile !
Etu es toujours devant moi.
De mes pas c'est la lumière,
C'est le repos de mon cœur.
Mais pour la voir tout entière,
Ouvre mes yeux, bon Sauveur !

Non, ta loi n'est point pénible
Pour quiconque est né de toi ;
Toute victoire est possible
À qui combat avec foi.
Seigneur, dans ta forteresse
Aucun mal ne m'atteindra ;
Si je tremble en ma faiblesse,
Ta droite me soutiendra.

D'un triste et rude esclavage
Affranchi par Jésus-Christ,
J'ai part à ton héritage,
Aux secours de ton Esprit.
Au lieu d'un maître sévère,
Prêt à juger et punir,
Je sers le plus tendre Père,
Toujours prêt à me bénir.

Pour les sages de ce monde
Tous tes trésors sont voilés ;
Mais dans ta bonté profonde
Tu me les as révélés.
Tu donnes l'intelligence
Aux moindres de tes enfants.
Ah ! de ce bienfait immense
Rendons-nous donc reconnaissants !

— *Psalmes et Cantiques.*

Paroles d'Avertissement.

LE REMÈDE CONTRE L'INTÉMPÉANCE.

QUATRIÈME ARTICLE.

PAR LYMAN BEECHER, D. D.

L'IVROGNERIE est un péché qui exclut du ciel. Donc, le commerce des spiritueux produit une foule de maux et plonge dans la destruction des multitudes d'âmes que nul ne peut nombrer.

C'est un fait avéré que le tourbillon des affaires et la soif ardente du gain nous aveuglent à tel point que nous devenons indifférents à la destinée de nos semblables.

Mais Dieu n'a-t-il pas attaché une bénédiction à toute vocation honnête et utile ? et pouvons-nous loyalement amasser des biens par le moyen d'un métier qui remplit le pays de crimes, et par cela même multiplie les mendians, les veuves et les orphelins, qui comble le cimetière par une mortalité effrayante et prématurée, et peuple ce monde de victimes du désespoir ? Si toutes les formes du mal produit par l'intempérance pouvaient être envisagées sous leur vrai jour, la nation entière en serait glacée d'effroi et se hâterait de mettre fin au trafic homicide des spiritueux.

Si dans chaque maison bâtie au prix du sang la pierre du mur faisait entendre tous les cris arrachés par ce commerce sanguinaire, si la poutre, le bois de la charpente répétaient ces gémissements, qui voudrait bâtir une telle maison ? et qui voudrait l'habiter ? Quo ! Si dans chaque partie de la demeure, des fondations au faite, par toutes les salles et les corridors, on pouvait entendre jour et nuit le babil, la contention, les voix, les plaintes, les cris, les lamentations ; si le sang glacé s'étendait en gouttes sur les murailles, si par un art surnaturel les lugubres crânes et les ossements des victimes détruites par l'intempérance, se dressaient sur les murs comme d'horribles sculptures et de hideux reliefs, en dehors et en dedans

du bâtiment ; qui voudrait ériger une telle maison ? Si le soir, à minuit, on entrevoyait dans l'obscurité les formes aériennes des hommes détruits par l'intempérance, si l'on apercevait ces fantômes fantastiques, hantant les distilleries, les magasins où ils se procuraient précédemment de la boisson ; si on les voyait suivre la trace du vaisseau engagé dans ce commerce, flotter sur les vagues, marcher sur le pont et s'asseoir sur les agrès et faire monter de la cale et des vagues, des plaintes, des gémissements, et de violentes lamentations, qui fréquenterait de tels distilleries ? Qui travaillerait dans de telles distilleries ? Qui naviguerait sur de tels vaisseaux ?

Mais on dira : Comment remédier à ces abus ? Dix mille voix répondront : Rien, oh ! rien, on a toujours bu à l'excès et on boira toujours. D'ailleurs un si fort capital est engagé dans l'importation et la distillation des liqueurs fortes, et le trafic des spiritueux est apparemment si lucratif, les demandes en sont si pressantes qu'on en conclut qu'il n'y a rien à faire pour remédier à un tel état de choses.

Nous pouvons alors dire adieu, un long adieu, à toute notre grandeur nationale ! L'abus actuel des spiritueux est né de ce qui, il y a moins de cent ans, était appelé l'usage prudent des liqueurs fortes. L'intempérance était alors très-peu développée dans le pays. La plupart de ceux qui faisaient usage de boissons spiritueuses en buvaient modérément. Mais si l'usage prudent des spiritueux il y a cent ans, a produit de tels résultats dans le siècle actuel, quel sera l'effet de l'usage immodéré de cette espèce de boisson dans la génération naissante ? Que personne ne cherche à éluder cette question en refusant de l'examiner sérieusement. Sans une réforme, notre nation est menacée d'une ruine certaine. L'énorme consommation des spiritueux amènera sûrement sur la nation de mortelles conséquences. Ce résultat est aussi certain que la succession des saisons, la révolution du soleil, ou le cours des fleuves. La consommation des spiritueux se fera dans une proportion croissante, et, selon les lois de la nature, des conséquences terribles s'ensuivront. Avez-vous envisagé toute la grandeur de ce mal ? et avez-vous entrevu les misères innombrables qu'il entraîne avec lui ? Et laisserons-nous arriver ce mal sur nous sans le conjurer par la prière ? sans faire un effort pour arrêter ses ravages ?

Que serait-il arrivé si, au commencement de la grande lutte révolutionnaire pour l'indépendance américaine, tous les citoyens américains s'étaient écriés, comme quelques-uns l'ont fait : « Hélas ! il faut nous soumettre, il faut nous laisser imposer, nous ne pouvons pas l'empêcher. Oh ! nous ne pouvons pas subsister devant les flottes et les armées anglaises ! » Si de tels conseils avaient été suivis, cette nation aurait abandonné une cause juste, et perdu cet aide divin que peuvent toujours implorer ceux qui sont disposés à faire la volonté de Dieu.

On ne saurait qu'y faire ! Et pourquoi ? Les hommes tempérants boiront-ils et deviendront-ils ivrognes parce que les hommes intempérants ne veulent pas cesser de boire ? Les hommes tempérants deviendront-ils insensés parce que les hommes intempérants ne veulent pas entendre raison ? Et parce que la force sera impuissante pour convaincre des hommes indépendants, s'ensuivra-t-il que la raison, la conscience, et la crainte de Dieu n'auront sur eux aucune influence ?

Et parce que la plupart des citoyens sont maintenant peu éclairés, assoupis et divisés, est-ce une raison pour qu'ils ne puissent être éclairés, réveillés, et qu'ils n'agissent avec ensemble et succès ? Des réformes ont été accomplies par la force de l'opinion publique, malgré la résistance du sentiment populaire, et malgré l'ignorance et l'obstination combinées pour retarder ses progrès. Et ne possédons-nous pas les moyens de former l'opinion publique et de l'amener à des idées correctes sur ce sujet ? et ne sommes-nous pas contraints par une impérieuse nécessité de mettre ces moyens en pratique ? Il y va de notre intérêt. Nous périrons si nous ne mettons promptement la main à l'œuvre. Il n'y a rien de ce qui concerne le devoir, qu'un peuple libre ne puisse accomplir.

L'art de se gouverner soi-même est la science d'un gouvernement parfait ; mais cet art, nous avons encore à l'apprendre nous-mêmes et à l'enseigner aux autres, sinon notre nation, ainsi que le monde entier, doit être gouvernée par la force. Ce qui a déjà été fait, justifie l'attente que tout ce qui reste encore à faire sera accompli. L'abolition du trafic des esclaves, qui est un événement maintenant accompli, fut une fois regardée comme un rêve chimérique. Mais quelques-uns des héros chrétiens qui ont consacré leur vie à cette belle œuvre ont survécu pour voir son accomplissement. Ce mal, le plus grand qui ait jamais désolé le monde, mal si étendu, si profondément enraciné, et si bien retranché derrière l'intérêt pécuniaire de la nation, est tombé devant les demandes inflexibles de l'opinion éclairée du public.

Aucune grande amélioration de la condition humaine fut jamais produite sans le concours des efforts de la multitude, et ce ne fut jamais en vain qu'une influence morale fut exercée pour le bien. Que les hommes tempérants rentrent en eux-mêmes et se réforment ; qu'ils concentrent leur influence et se mettent systématiquement à l'œuvre, et leur succès sera non-seulement probable, mais certain. Cela ne peut-il pas se faire ? L'opinion publique ne peut-elle pas être éveillée et mise en garde contre le trafic des spiritueux et leur consommation ? Le sentiment public peut être formé et mis en mouvement tout aussi sûrement que les vagues peuvent être soulevées par le souffle des dieux, et que le rocher massif oscillant au bord d'un précipice peut être précipité de son point d'appui par un faible effort. Et quand une fois le sentiment public se sera mis en mouvement, sa marche sera aussi irrésistible que celle du rocher, se précipitant avec fracas dans l'abîme. Que personne donc n'envisage notre position comme étant désespérée, ni ne senie, pense ou dise que tout est inutile. « Qu'il te soit fait comme tu le désires » tel est langage que le ciel nous adresse. Il n'y a pas d'abandon fatal ni plus pernicieux que celui qui nous fait refuser d'espérer et d'agir, dans la crainte qu'aucun résultat ne puisse être obtenu.

Études Bibliques.

QUEL JOUR EST LE SABBAT DU SEIGNEUR ?

PAR H. PAMNORE EITTON, M. D.

« DIEU bénit le septième jour et le sanctifia. » Gen. 2 : 3. « Vous garderez mes Sabbats. Je suis l'Éternel, votre Dieu. » Lévit. 19 : 3. « Elles se reposèrent le jour du Sabbat, selon le commandement. » Luc 23 : 56.

Lorsque Dieu eut créé les dieux, la terre, la mer et tout ce qui est en eux, il se reposa le septième jour, en contemplant les œuvres merveilleuses de ses mains ; ensuite il bénit ce jour et le sanctifia. Sur le Mont Sinaï, il rappela au peuple d'Israël, au milieu des signes les plus imposants, que ce jour lui appartenait. Il l'appelle *Son Sabbat* (Lévit. 19 : 3), qu'il donna comme signe entre lui et l'homme. Ezé. 20 : 20. Les serviteurs de Dieu l'ont de tout temps fidèlement observé. Au temps de la résurrection, les femmes qui étaient venues de Galilée avec Jésus, après avoir préparé des drogues aromatiques pour embaumer son corps se « reposèrent le jour du Sabbat selon le commandement. » Christ parla de ce jour comme étant le jour du Sabbat dans le futur (Math. 24 : 20) ; il fut observé par les apôtres comme étant le jour dans lequel l'Évangile devait être prêché (Actes 16 : 13 ; 17 : 2 ; 18 : 4) ; quatre-vingt dix ans après Christ, les paroles de l'apôtre Jean nous montrent que le jour du Seigneur (τῆς κυριακῆς ἡμέρας) était toujours reconnu. Apoc. 1 : 10.

Comment se fait-il que de nos jours, le plus grand nombre de ceux qui enseignent la Parole de Dieu, tout en ayant toutes ces preuves devant eux, observent le premier jour de la semaine et enseignent les hommes à l'observer ? Et comment se fait-il que, par un paradoxe extraordinaire, ils citent le quatrième commandement pour

justifier l'observance du premier jour ? La réponse invariable qu'ils font est celle-ci : Dieu, disent-ils, n'a désigné aucun jour particulier pour être observé comme sacré (1) le sens du commandement étant ceci : « Tu travailleras six jours et ensuite tu te reposeras un jour ; en un mot, ils disent qu'il importe fort peu de savoir quel est le jour consacré au repos, et que c'est insignifiant d'observer un jour plutôt qu'un autre, pourvu que ce soit un jour sur sept. Avant de montrer la fausseté de cet argument dont on s'est servi pour essayer de justifier la transgression d'un des commandements de Dieu, transgression introduite par Rome et conservée par les Réformateurs, examinons un instant si les propagateurs de cette doctrine consentiront à être mesurés par leur propre règle.

Selon eux, quel que soit le jour qui soit observé est une chose fort peu importante, pourvu que ce soit un jour sur sept. Donc, si quelqu'un trouvait plus commode de se reposer tous les jeudis, il ne violerait pas pour cela le commandement. Supposons qu'un ancien ou un diacre d'une église moderne quelconque, s'appuyant sur cet argument, ouvrit son magasin ou son atelier le dimanche, et le fermât tous les jeudis, qu'en serait la conséquence ? Selon nos théologiens, il n'a pas transgressé le commandement, et toutfois personne ne nierait qu'il agissait ainsi, il perdrait bientôt sa place d'ancien ! D'après cela il est clair, quoi qu'on dise, que le dimanche seul et nul autre jour est celui que les hommes reconnaissent comme devant être sanctifié. On cherche à donner la sanction du commandement de Dieu, à l'observance d'un jour autre que celui qui fut établi par Dieu d'une manière si solennelle, en donnant à une fête païenne le nom de « Jour du Seigneur ».

Nous désirons maintenant adresser deux questions à ceux qui traitent les décrets de Dieu avec une telle légèreté.

1. Si les Israélites dans le désert avaient, de leur propre choix, décidé de se reposer le premier jour de la semaine, et qu'ils fussent sortis le septième jour pour recueillir de la manne qu'en serait-il résulté ? Tous répondront qu'ils n'auraient point trouvé de manne et qu'ils auraient encouru le sévère châtiement de Dieu.

2. Si, lorsque le royaume d'Israël fut séparé de celui de Juda, Jéroboam avait publié un édit ordonnant de sanctifier le premier jour de la semaine au lieu du septième, afin de n'avoir rien de commun avec l'odieuse tribu de Juda, n'aurait-il pas commis un crime aussi énorme que celui qu'il commit lorsqu'il érigea dans la ville de Béthel un temple consacré au culte idolâtre ? Tous répondront d'une manière affirmative.

Cependant, chers amis, si vous répondez ainsi, vos propres paroles vous condamneront. Vous avez eu au milieu de vous un Jéroboam, un évêque-roi qui, non-seulement a élevé un temple pour un culte idolâtre, mais encore qui n'a pas hésité à fouler à ses pieds le Jour du Seigneur, afin de n'avoir rien de commun avec cette race qu'il appelle odieuse, savoir, les Juifs. » Ce fut dans ce but que le pape Sylvestre ratifia le décret impie de Constantin ; et plus tard, dans le concile de Laodicée, 364 ans ap. J.-C., il fut décrété que « quiconque refuserait de travailler le jour du Sabbat serait maudit de Christ ! » O pasteurs de l'Église chrétienne réformée, à quo, vous sert-il de vous vanter d'avoir banni l'idolâtrie, tant que vous laissez subsister cette iniquité au milieu de vous ?

Examinons donc calmement quel est le sens véritable du Sabbat du Seigneur. Si un riche propriétaire, possédant une rangée d'arbres fruitiers, plantés à égale distance le long d'une route, avait strictement ordonné à ses économes de lui réserver pour son propre usage tout septième arbre, et de laisser les autres six pour l'usage de ses fermiers, et qu'il les eût menacés de les renvoyer s'ils désobéissaient à ses ordres ; et si, afin d'éviter toute erreur, il avait fait peindre sur ses arbres en commençant par le premier les chiffres 1, 2, 3, etc., jusqu'à 7, en répétant toujours la même série de chiffres, et plaçant en outre une marque particulière sur chaque septième arbre, pourrait-il y avoir quelque doute quant à savoir quels sont les arbres réservés à son propre usage ? Et si ces économes, après

sultent d'une habitude semblable chez les femmes, provenant du poids de leurs lourds jupons suspendus à leur taille.

Un air impur est un autre agent non moins pernicieux qui, en minant la constitution, affaiblit les organes digestifs et menace de produire de graves indigestions. L'activité des fonctions normales de l'estomac dépend beaucoup de la pureté et de l'abondance du sang qui est envoyé dans cet organe. Lorsque le sang n'a été qu'imparfaitement purifié par son contact avec un air plus ou moins impur il ne peut communiquer à l'estomac la force nécessaire, et la dyspepsie est la conséquence de ce manque de vitalité.

Les habitudes sédentaires favorisent les formes variées de la dyspepsie, surtout lorsqu'on y joint en outre, comme c'est ordinairement le cas, un travail mental excessif et continu. L'exercice physique est alors nécessaire pour maintenir l'élasticité et la condition normale des tissus musculaires du corps; et, lorsque cet exercice physique est négligé, l'estomac doit nécessairement souffrir, vu qu'il est presque entièrement composé de cette espèce de tissu. La contraction énergique des parois de l'estomac sur la nourriture est une des opérations les plus essentielles de la digestion. Il est donc facile de voir que, lorsque ces parois sont en quelque mesure incapables d'accomplir parfaitement leurs fonctions ordinaires, la digestion en souffre.

Un travail matériel excessif est tout aussi nuisible à la digestion qu'un exercice insuffisant. Il faut donc en cela de la modération. Le trop peu d'exercice est nuisible parce que le système est alors privé de cette activité qui est essentielle à une bonne nutrition. D'un autre côté, le trop d'exercice, ou un travail physique rude, détruit les tissus plus rapidement que la nature ne peut les réparer et débilite ainsi le corps. Ce que nous avons dit du travail mental s'applique aussi au travail physique. Un travail mental modéré est salutaire à la santé, lors même qu'il serait quelque peu fatigant. L'excès seul est nuisible. Lorsqu'un trop grande portion de la force des nerfs est dépensée par le travail du cerveau, l'estomac souffre d'une prostration générale des nerfs. Une trop grande activité du cerveau épuise aussi les propriétés nutritives du sang, et prive ainsi les organes vitaux, l'estomac surtout, de la portion de nourriture qui leur est due.

Un sommeil insuffisant, qui accompagne ordinairement les veilles prolongées, produira sûrement tôt ou tard, ses effets désastreux sur la digestion, effets qui sont essentiellement les mêmes que ceux que produit un travail excessif. La constitution la plus forte succombe finalement tôt ou tard sous ses influences. La nature doit avoir assez de temps pour réparer les tissus usés et pour renouveler les forces épuisées.

Nous pouvons encore placer au nombre des causes générales de l'indigestion, l'influence pernicieuse des émotions et des passions violentes telles que le chagrin, la crainte, la joie excessive, etc.

CAUSES PARTICULIÈRES. Les causes particulières de maladie dans l'appareil digestif sont presque aussi nombreuses que les symptômes de cette maladie elle-même et que les habitudes particulières des différents individus. Nous n'essayerons d'en énumérer que quelques-unes des plus ordinaires. Il y en a plusieurs qui semblent plutôt appartenir à la classe des causes générales. Mais on remarquera que ces causes, non-seulement en altèrent réellement la constitution, indépendamment de leur effet sur la digestion, semblent encore exercer directement sur les fonctions de la digestion une puissante et fatale influence.

Nous parlerons d'abord de l'alimentation anti hygiénique, comme étant une des causes qui doivent le plus attirer notre attention. Ayant amplement décrit les diverses opérations de la digestion, il sera presque superflu de nous étendre sur la manière particulière dont chacun de ses agents morbifiques produit ses désastreux résultats. Les remarques que nous avons déjà faites à ce sujet fourniront une explication plus satisfaisante que nous ne pourrions le faire ici, à cause du peu d'espace dont nous pouvons disposer.

Une nourriture anti hygiénique est peut-être l'une des principales causes de la dyspepsie. La civilisation et l'esprit d'invention ont malheureusement franchi les bornes de leur propre sphère, en introduisant ce qu'on appelle du perfectionnement dans la cuisine moderne. Il semble effectivement que, de nos jours, tous les efforts tendent autant que possible à méconnaître la voix de la nature, et à contraindre les instincts naturels de l'homme à se conformer aux exigences d'un goût capricieux et pervers. L'usage immodéré des épices de toutes sortes, tels que clous de girofle, canelle,

mustarde, poivre, épices, sel, et autres substances irritantes, ne peut être condamné trop fortement. A celui dont le goût est naturel et non encore perversi, ces épices n'offrent rien de délectable, vu qu'ils ne sont ni agréables au goût, ni nutritifs. Lorsqu'ils sont introduits dans l'estomac, ils en irritent la délicate membrane muqueuse, et en dérangent ainsi les fonctions, produisant de l'inflammation, aiguë d'abord, et finalement chronique; souvent aussi elle revêt la forme d'un ulcère rougeur. Les préserves au vinaigre, la nourriture fortement assaisonnée, les pâtisseries, les mets frits, ce qui contient une grande quantité de lard, de beurre, ou de graisse d'une nature quelconque, toutes ces choses sont excessivement difficiles à digérer par un estomac robuste; mais il est tout à fait impossible qu'un estomac faible les digère. L'usage abondant du sucre, sous forme de confitures, de sucreries, etc., est tout à fait incompatible à une bonne digestion. Il est excessivement imprudent pour une personne qui tient tant soit peu à la santé de son estomac, de manger du porc et du poisson salés ou fumés. Le fromage fort est une autre espèce de nourriture des plus nuisibles à une bonne digestion. Très-peu d'aliments sont aussi efficaces pour produire l'indigestion malgré le crédit que lui accordent les anciennes idées si bien exprimées par un auteur moderne expérimenté: Le fromage est un génie puissant et extraordinaire, qui digère tout excepté lui-même.

Enfin nous mentionnerons en dernier lieu, le pain de farine blanche, comme étant une des causes les plus fécondes de dyspepsie. L'usage presque universel de ce pain rend digne de notre attention. Par sa nature concentrée et son action embarrassante sur l'organisme tout entier, le pain blanc est une chose impropre à une bonne alimentation. L'usage du pain blanc est peut-être une des causes les plus fréquentes de la constipation. De plus, c'est un très-pauvre aliment, ayant été dépouillé des parties les plus nutritives du grain par l'opération du blutage.

Le trop ou le peu de nourriture sont presque aussi mauvais qu'une nourriture non hygiénique. Il est reconnu que celui qui mange immodérément, même de la nourriture la plus saine fait plus de mal à ses organes digestifs que celui qui prend une nourriture moins saine en quantité modérée. Se remplir l'estomac d'une quantité de nourriture plus grande qu'il ne peut en digérer impose non-seulement sur cet organe la rude tâche de se débarrasser du superflu de ces aliments, mais encore le rend tout à fait incapable de mettre même à profit la quantité de nourriture voulue; causant ainsi un double mal. C'est aussi un fait reconnu qu'une abstinence prolongée, ou une nourriture insuffisante produiront sur les organes digestifs un mal aussi grand que celui que produirait une nourriture trop abondante; mais il est certain que le dernier de ces maux est sans comparaison le plus grand des deux; car une abstinence excessive est une chose très-rare en vérité, tandis que la glotonnerie et les excès de la table sont généraux et presque universels.

Manger trop vite est un autre mal très-commun qui, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, nuit grandement à l'opération de la digestion, en rendant impossible l'accomplissement convenable des diverses opérations successives des organes digestifs.

LES CORSETS.

CHACUN sait que la partie inférieure de la poitrine est plus large que la partie supérieure. Cette forme est due à l'expansion des côtes inférieures. Cette conformation de la poitrine a pour but de laisser aux délicats organes vitaux, toute la place suffisante pour leur permettre d'exercer leur action avec une entière liberté à l'intérieur de cette cage osseuse dans laquelle ils sont soigneusement logés pour être protégés contre tout contact extérieur. Les principaux organes contenus dans la cage thoracique sont: les poumons, le cœur, le foie, le diaphragme et l'estomac. Lorsque ces organes accomplissent leurs fonctions dans une bonne condition, ils exigent un certain degré de mouvement. Chaque mouvement respiratoire met en action tous les organes que nous venons de mentionner; les poumons se dilatent et se contractent alternativement, le diaphragme s'élève et s'abaisse, l'estomac et le foie suivent les mêmes mouvements. Chaque pulsation est produite par un changement de position du cœur. La grandeur de l'estomac varie nécessairement beaucoup, étant rempli après les repas, et d'autres fois presque vide.

LE CORSET EST UNE DES CAUSES DE LA CONSUMPTION.

Comment la compression affecte-t-elle ces divers organes et leurs fonctions? Le corset

avec ses aciers inflexibles et sa forme semblable à une horloge à sable étreint les poumons à leur extrémité comme le ferait un étai et empêche l'air de les remplir convenablement. Les poumons sont ainsi repoussés dans la partie supérieure de la poitrine, et sont pressés contre l'arête saillante des premières côtes, sur lesquelles ils se meuvent à chaque respiration. Le frotement ainsi produit occasionne une irritation continuelle de la partie supérieure des poumons, irritation qui produit un dépôt de matières tuberculeuses, et la victime devient la proie de la plus redoutable de toutes les maladies, la consumption; elle succombe victime d'une habitude aussi absurde que pernicieuse.

La partie inférieure de la poitrine étant rétrécie, la dilatation convenable des poumons est empêchée, la quantité d'air aspiré est insuffisante pour purifier convenablement le sang et en éliminer le gaz acide carbonique, qui donne au sang une couleur noireâtre si fatale à la vie de tous les animaux. Le corps entier souffre par suite de cette purification imparfaite du sang. Aucun des tissus n'est bien entretenu. Ils sont tous empoisonnés. Des particules de matières épaisses et carboniques sont déposées dans la peau et lui font perdre la couleur brillante de la santé et lui donnent une teinte terne et hasanée. Les délicats tissus nerveux sont empoisonnés, et la victime est tourmentée de maux de nerfs, d'insomnie, et d'accès de mélancolie.

Toutes ces calamités sont le résultat de la diminution de l'action des poumons, tellement que la partie supérieure seule agit. L'action de cet organe devrait être entièrement libre. Rien ne devrait empêcher l'air pur et le principe vivifiant qu'il contient, savoir l'oxygène, de pénétrer jusqu'aux plus petites extrémités des bronches, et de remplir complètement toutes les cellules délicates. Une femme devrait pouvoir respirer aussi librement qu'un homme. Mais cela devient une impossibilité lorsque la taille est pincée par un corset.

LES MALADIES DE CŒUR PRODITES PAR L'USAGE DES CORSETS.

Le cœur est un autre martyr des corsets. Le sang noir ou le sang veineux, en sortant du cœur va dans les poumons pour y être purifié, mais ceux-ci sont si comprimés que seulement une faible portion du sang peut y pénétrer. Le reste étant repoussé dans le cœur occasionne le gonflement de cet organe, et par suite produit une maladie de cœur. La personne qui est dans ce cas souffre alors de battements précipités et de palpitations de cœur, et continuellement elle est dans la crainte qu'une mort subite ne vienne terminer sa carrière.

Ce n'est pas impunément que l'on met un obstacle à la circulation du sang et les résultats d'une telle action affectent bien d'autres organes que le cœur. Le sang veineux regorgeant dans le cœur retourne dans les veines, et remonte dans la tête, produisant la congestion de cet organe, accompagnée de pesanteur, de douleurs, d'irritabilité nerveuse et de faiblesse mentale.

Le diaphragme, l'un des muscles les plus importants de la respiration, est refoulé dans la poitrine par la pression qu'éprouve la partie supérieure des organes abdominaux qui sont poussés hors de leur place par l'étai qui les serre. Cela rend la respiration plus difficile et le développement de la cavité de la poitrine encore plus imparfait, ce qui aggrave beaucoup tous les maux que nous avons déjà mentionnés.

LES CORSETS ET LA DYSPEPSIE.

L'estomac est placé précisément au-dessous de l'endroit où la pression du corset est la plus forte. Cet organe doit donc nécessairement, ou souffrir d'une pression continue, ou bien se déplacer et être poussé soit en haut, soit en bas. S'il remonte, il empêche sur les poumons; s'il descend, il presse sur les organes délicats qui se trouvent placés au-dessous, de sorte que, dans l'un ou dans l'autre cas, le résultat est également mauvais. Cette compression continue et ce déplacement dérangent la fonction de l'estomac et produisent la dyspepsie avec toutes ses affreuses conséquences. Des expériences faites sur des animaux ont montré que la pression sur l'estomac peut produire la mort plus rapidement qu'aucune autre chose. Un coup sec sur l'estomac causera ordinairement une mort instantanée.

EFFETS PERNICIEUX DES CORSETS SUR LE FOIE.

Dans l'hôpital de Bellevue, dans la ville de New-York, nous trouvâmes une femme souffrant d'une complication de maladies évidemment produites par la sotte habitude qu'elle avait pratiquée de se lacer fortement la taille. En examinant les organes intérieurs, nous fûmes grandement étonnés de

trouver que le foie était descendu, et se trouvait juste au-dessus de l'os de la hanche, tandis que sa véritable place, lorsqu'il est dans son état normal, doit être entièrement au-dessus de l'extrémité inférieure des côtes. En examinant plus attentivement, nous vîmes que, vers le milieu de cet organe, il y avait un rétrécissement ou fissure, et que le foie était presque partagé en deux. La fonction de cet organe avait été empêchée à tel point qu'il avait été impuissant à enlever les matières bilieuses, qui se trouvaient dans le sang, de sorte qu'elles avaient été déposées dans la peau, ce qui était bien loin d'ajouter à la beauté de cette pauvre femme, qui cependant n'était pas âgée, et était naturellement belle. Des milliers de jeunes filles ont presque partagé leur foie en deux de la même manière. Il n'est pas surprenant qu'alors elles aient besoin de rouge et de blanc français.

MAUX DIVERS RÉSULTANT DU RÉTRÉCISSEMENT DE LA TAILLE.

La taille est naturellement plus large à la ceinture qu'à la partie supérieure de la poitrine. Elle doit cette dimension au contenu de la cavité abdominale. Si à un endroit, elle est pincée et comprimée jusqu'à être réduite à la moitié de sa grandeur naturelle, il faut alors que d'autres portions augmentent de volume, pour faire place au viscére intérieur de l'abdomen. Ce renflement se produit naturellement au-dessous de la ceinture et donne à cette portion du corps un aspect peu naturel, difforme et disgracieux. Et vraiment cette habitude pernicieuse de se serrer la taille, déforme tout le corps, lui donnant la forme d'un coquetier ou d'une horloge à sable tandis que depuis les aisselles jusqu'aux hanches elle devrait avoir une forme gracieuse et graduellement croissante. Les nobles matrones de la Grèce et de Rome, dans les jours prospères de ces empires n'eurent jamais des tailles difformes telles que celles que les fashionables belles modernes obtiennent, en soumettant leur corps à la torture.

L'usage des corsets et l'habitude de se serrer la taille, sont une des sources les plus fécondes de la majorité des maux auxquels les femmes surtout sont sujettes. La pression croissante, exercée sur les organes délicats qui occupent le bassin de la femme, occasionne le déplacement de ces organes et toutes les misères qui en résultent.

Nous pourrions citer plus d'un cas où de jeunes filles, ont fait serrer leur ceinture ou leur corset à tel point qu'un vaisseau sanguin s'est rompu à l'intérieur, causant une mort presque immédiate.

Si nous considérons de près tous les effets produits par l'habitude de se serrer la taille, nous verrions que presque toutes les maladies sont causées ou considérablement aggravées par cette habitude pernicieuse.

LE CORSET N'EST POINT UNE CHOSE INDISPENSABLE.

«Mais je ne puis pas vivre sans corset, dirait telle ou telle jeune personne, j'en ai besoin pour me soutenir; je tomberais sans cela. Je me sens si faible, sans quelque chose qui me soutienne.» Il est possible que ces personnes se trouvent réellement mieux lorsqu'elles sont encaissées dans un appareil de baleines, d'aciers et de cordes, que lorsqu'elles n'ont autre chose pour les soutenir que les ressources naturelles que la nature leur a données. Leurs muscles complaisants ont si longtemps été contenus dans un étui raide et dur, qu'ils ont perdu leur force et leur élasticité. Si un homme fort laissait son bras encaissé dans un appareil de bois et qu'il portât cet appareil fortement lié à son bras pendant un an consécutif, il éprouverait à la fin que ce bras aurait perdu toute sa force, il serait incapable d'agir; les muscles seraient minces, flasques et faibles. Le corset a le même effet sur les muscles de la poitrine que la nature a destinés à soutenir le tronc. Les muscles du bras de l'homme se fortifieront-ils par l'usage continu de l'appareil? Jamais. Le seul moyen de recouvrer la force perdue est de mettre de côté l'appareil, et de laisser agir le membre affaibli. Il en est de même du corset. Il est la cause qui a produit l'état de faiblesse ou le corset, pense-t-on, devient une nécessité. Aussi longtemps qu'on fera usage du corset, les muscles de la poitrine seront faibles et mous. Mettez-le de côté et commencez à faire agir les muscles affaiblis, et ils recouvreront rapidement leur force. Les mères des nobles filles de la Grèce ne portèrent jamais de corsets. Si cet objet ne leur était pas nécessaire, pourquoi serait-il si indispensable pour les femmes modernes? Si un soutien pour les seins est nécessaire, il peut être obtenu autrement que par le corset. Lorsqu'on a essayé quelque temps de se passer de corset, on s'en trouve si bien qu'on ne le reprend jamais.

LES SIGNES DES TEMPS

«Heureux ceux qui font ses commandements»

BALE (SUISSE), FEVRIER 1879.

JAMES WHITE,
J. N. ANDREWS,
URIAH SMITH, RÉDACTEURS

PENSÉES SUR LE LIVRE DE DANIEL.

Explication du Chapitre 8:8, 9.

VERS. 8. «Alors le bouc d'entre les chèvres devint fort grand, et sitôt qu'il fut devenu puissant, sa grande corne fut rompue, et au lieu d'elle il en crut quatre, qui paraissaient vers les quatre vents des cieux.»

Le conquérant est plus grand que celui qui est conquis. Le béliér, les Mèdes et les Perses, devint grand. Et chose étrange, ce fut lorsqu'il fut devenu grand, que sa puissante corne fut brisée. La sagesse humaine dans sa prévoyance et ses spéculations aurait dit: Ce sera lorsqu'il sera affaibli, déchiré par des luttes intestines et paralysé par le luxe, que la corne sera brisée et le royaume démembre. Mais Daniel la vit brisée dans l'apogée de sa force, et dans l'élevation de sa puissance, alors que tout témoin se fut écrié: Sûrement ce royaume est fermement établi, et rien ne peut le renverser. Il en est souvent ainsi des méchants: la corne de leur puissance est brisée quand ils pensent se tenir fermes; mais les justes, même lorsqu'ils se croient près de la ruine, voient souvent que, grâce à la puissance protectrice de Dieu, le roseau froissé n'est pas brisé et que le luminon fumant n'est pas éteint.

Alexandre tomba à la fleur de l'âge. Voyez les notes sur le verset 39 du chap. 2. Après sa mort, il s'éleva des troubles parmi ses successeurs, à l'égard de sa succession. Après sept jours de contestations, il fut convenu que son frère naturel, Philippe Aridée, serait déclaré roi. Le nom et l'apparence de l'empire macédonien furent maintenus un moment par Philippe et les fils d'Alexandre, Alexandre Aëgu et Hercule; mais ils furent bientôt tués tous les trois, et la famille royale étant alors éteinte, les chefs d'armées qui s'étaient rendus dans les différentes parties de l'empire comme gouverneurs de provinces, s'emparèrent du titre de rois. Ils commencèrent dès lors à se quereller et à se faire la guerre, au point que, dans le seul espace de quinze ans après la mort d'Alexandre, leur nombre fut réduit à—combien?—Cinq?—Non. Trois?—Non plus. Deux?—Non, mais à quatre; juste le nombre donné dans la prophétie; car il devait s'élever quatre autres cornes vers les quatre vents des cieux, à la place de la grande corne qui avait été brisée. Ces cornes étaient 1. Séleucus, qui eut la Syrie et la Babylonie, et dont descendit la succession des rois connus sous le nom de Séleucides, si fameux dans l'histoire. 2. Lysimaque, qui eut l'Asie Mineure. 3. Ptolémée, fils de Lagos, dont descendirent les Lagides; et 4. Cassandre, qui eut la Grèce et les contrées voisines. Ils eurent leur domination vers les quatre vents des cieux. Cassandre eut les parties occidentales, Lysimaque, les régions septentrionales, Ptolémée posséda les contrées méridionales et Séleucus eut les parties orientales de l'empire. Les quatre cornes peuvent donc être appelées, Macédoine, Thrace (qui comprenait alors l'Asie Mineure et les parties touchant à l'Hellas, et le Bosphore), la Syrie et l'Égypte.

Vers. 9. «Et de l'une d'elles sortit une autre petite corne, qui s'agrandit vers le midi, et vers l'orient, et vers le pays de la gloire.»

Un troisième pouvoir est ici introduit dans la prophétie. Dans l'explication de ces symboles que l'ange donna à Daniel, ce symbole n'est pas décrit dans un langage aussi défini que lorsqu'il est parlé des Mèdes et des Perses et de la Grèce. De là ont été formulées une foule de conjectures. Si l'ange n'avait pas positivement montré, et dans des termes sur le sens desquels on ne peut se méprendre, que les Mèdes et les Perses et la Grèce étaient représentés par le béliér et le bouc; il serait impossible de dire quelle application de ces symboles les hommes nous auraient donnée. Ils les auraient probablement appliqués à tout, excepté à leurs vrais objets. Que les hommes, dans l'interprétation des

prophéties, soient un moment livrés à leur propre jugement, et nous aurons bientôt un tableau le plus sublime de la folie humaine.

Nous n'aurons besoin de remarquer, dans ce court exposé, que deux applications ou interprétations principales du symbole que nous considérons. La première est que la petite corne introduite ici est Antiochus Epiphane; la seconde qu'elle dénote le pouvoir Romain. Il est facile de déterminer laquelle de ces deux manières de voir est la véritable.

Cela représente-t-il Antiochus? S'il en est ainsi, ce roi doit répondre aux spécifications de la prophétie. S'il ne les remplit pas, l'application ne peut point lui en être faite. La petite corne sortit d'une des quatre cornes du bouc. C'était donc un pouvoir séparé, existant indépendamment des autres, et distinct de toutes les autres cornes du bouc. Antiochus fut-il une telle puissance?

1. Qui était Antiochus? Depuis le temps où Séleucus prit lui-même le titre et le pouvoir de roi de Syrie, constituant ainsi l'une des quatre cornes du bouc, jusqu'à ce que cette contrée fut prise par les Romains, vingt-six rois gouvernèrent successivement cette province. Le huitième, dans l'ordre de succession, fut Antiochus Epiphane. Antiochus fut donc simplement un des vingt-six rois du pouvoir syrien qui est représenté par une des quatre cornes du bouc. Pendant un temps il fut cette corne-là. Il ne pouvait donc être en même temps un pouvoir séparé et indépendant, ou une autre corne remarquable comme la petite corne le fut.

2. S'il était après avoir appliqué le symbole de la petite corne à l'un de ces vingt-six rois de Syrie, il devrait sûrement être appliqué au plus puissant et au plus illustre d'entre eux tous; or Antiochus ne répondit en rien à ce caractère. Quoiqu'il prit le nom d'Epiphane, c.-à-d., l'illustre, il ne fut illustre que de nom; car rien, dit Prideaux, sur l'autorité de Polybe, de Lyve et de Diodore de Sicile, ne pourrait être plus étranger à son vrai caractère. Car, à cause de sa vile et extravagante folie, quelques-uns le crurent idiot ou insensé, et changèrent son nom d'Epiphane en celui d'Epimane, l'Insensé.

3. Antiochus le Grand, le père d'Epiphane, ayant subi une terrible défaite dans une guerre contre les Romains, ne put obtenir la paix qu'en payant une prodigieuse somme d'argent et en livrant une partie de son territoire; et pour assurer qu'il remplirait les conditions du traité, il fut obligé de donner des otages parmi lesquels était cet Epiphane même qui fut conduit à Rome. Après ces choses, les Romains maintinrent toujours leur ascendant.

4. Cette petite corne devint fort grande; mais cet Antiochus n'agrandit pas sa domination, si ce n'est par quelques conquêtes temporaires en Égypte, qu'il abandonna aussitôt, lorsque les Romains s'emparèrent de la part des Ptolémées et lui commandèrent de se désister de son dessein sur ce pays. Il tourna la rage de son ambition déçue contre les Juifs inoffensifs.

5. La petite corne, comparée aux pouvoirs qui la précédèrent était excessivement grande. La Perse est simplement appelée grande, quoique cette puissance s'étendit sur cent-vingt-sept provinces. Esth. 1:4. La Grèce, étant encore plus étendue, est appelée très-grande. Or la petite corne, qui devint *excessivement* grande, doit les surpasser toutes deux. Combien il est absurde, alors, d'appliquer cela à Antiochus qui, sur l'ordre des Romains, auxquels il payait d'énormes sommes d'argent comme tribut, dut abandonner l'Égypte. L'Encyclopédie Religieuse nous donne le trait suivant de son histoire: «Trouvant ses ressources épuisées, il résolut d'aller en Perse lever un tribut et recueillir les grandes sommes qu'il s'était engagé à payer aux Romains.» Il n'est pas difficile pour qui que ce soit, de trancher la question de savoir quel était le plus grand pouvoir; celui qui évacuait l'Égypte ou celui qui commandait l'Évacuation; celui qui exigeait le tribut ou celui qui était obligé de le payer.

6. Cette corne devait résister contre le Seigneur des seigneurs. Le fait que le Seigneur des seigneurs, signifie ici, Jésus-Christ, est au-dessus de toute controverse. Dan. 9:25; Act. 3:15; Apoc. 1:5. Mais

Antiochus mourut 164 ans avant la naissance de notre Seigneur. La prophétie ne peut donc lui être appliquée; car il n'en remplit aucune des spécifications dans une seule particularité. On se demandera: Comment quelqu'un a-t-il jamais pu la lui appliquer. Nous répondons: Les partisans de Rome ont adopté ces vues afin d'éviter d'appliquer cette prophétie à eux-mêmes; et beaucoup de protestants les suivent, afin de s'opposer à la doctrine du second avènement. u. s.

«ILS VERRONT DIEU.»

CETTE phrase exprime non-seulement un faveur, mais encore un honneur. Etre citoyen d'un royaume le meilleur et le plus glorieux qu'il y ait, est une chose propre à remplir de joie ceux qui ont part à un tel héritage. Etre reçu dans la cité royale comme en étant les habitants privilégiés, est une marque de respect appréciée par tous ceux qui sont ainsi favorisés; mais pouvoir se tenir en la présence du roi, et contempler sa face, c'est le plus grand honneur que l'on puisse accorder.

Cependant un tel honneur est promis dans la Bible à une certaine classe de gens. Il leur sera accordé non point de se tenir devant les rois de ce monde, qui en un jour peuvent être détrônés, ou qui, comme les hommes de la condition la plus humble, peuvent mourir et retourner en poudre; mais de se tenir en la présence du Roi des rois, devant l'Éternel, le Créateur, devant Celui qui soutient toutes choses. Ils ont non-seulement une entrée abondante dans son royaume éternel; et droit à l'arbre de vie et à la cité glorieuse, mais ils verront Dieu; ils contempleront sa face, et pourront l'adorer devant son trône.

Qui sont ceux qui seront ainsi honorés dans le ciel? Ce sont «ceux qui ont le cœur pur.» Et pourquoi cette bénédiction particulière est-elle promise à cette classe de personnes? Parce que Dieu est pur. Sa sainteté est infinie, et rien d'impur ne peut subsister en sa présence.

Ils doivent avoir le cœur pur. Non-seulement ils doivent être irréprochables dans leur conduite extérieure devant le monde, mais ils doivent être purs aux yeux de Dieu; purs dans la lumière de sa pureté et de sa perfection infinies.

Il est vrai que leur vie extérieure doit être irréprochable. Ils doivent se conduire de manière à ne donner aucune occasion au monde de les blâmer. Mais il doit y avoir encore plus que cela. Le monde ne peut pas voir la corruption qui existe dans nos cœurs. Nous pouvons la couvrir d'un manteau d'hypocrisie, et ceux qui nous entourent peuvent se méprendre sur notre vrai caractère. Il est possible que les gens du monde oublient les erreurs que nous avons commises, et qu'ils nous jugent favorablement afin de se justifier eux-mêmes de leurs propres fautes. Mais Dieu ne saurait être trompé. Il ne peut les oublier. Rien n'est caché à ses yeux; rien ne s'échappe de son souvenir.

Si le cœur n'est pas pur, la vie ne peut pas être pure. «Car c'est du cœur que sortent les mauvaises pensées.» Bien des personnes ont été affligées parce qu'elles ne pouvaient bannir les mauvaises pensées de leur esprit. Elles savaient très-bien que ces pensées étaient mauvaises; mais elles manquaient de courage moral pour les vaincre. Bien des personnes sont tombées dans le découragement à cause de la faiblesse de leurs efforts, et de leur impuissance à vaincre, à cause de la faiblesse de leurs résolutions et de leur incapacité pour les accomplir. C'est dans le cœur que se trouve toute la difficulté dans de tels cas. La conversion sans la conviction est superficielle et manque de force vitale. Mais chez un grand nombre de personnes, la conviction est plus profonde que la conversion; elles connaissent le bien et l'approuvent; mais elles ne le pratiquent point, et lors même qu'elles voudraient faire le bien, le mal est attaché à elles.

Les mauvaises pensées sont odieuses aux yeux de Dieu, et sont au nombre des «choses cachées» que Dieu amènera en jugement. Elles sont une preuve de la corruption du cœur, et si elles sont souffertes et entretenues, elles mènent à une vie corrompue. Le Sauveur, dans le catalogue qu'il

donne des mauvaises choses qui sortent du cœur, place d'abord les mauvaises pensées; puis suivent les «meurtres, les adultères, les fornications, les larcins, les faux témoignages, les médisances.» L'apôtre dit que celui qui hait son frère est un meurtrier; et le Sauveur montre que celui qui entretient des désirs impurs est coupable d'adultère. Telles seront les balances du jugement au grand jour. La haine et les désirs impurs sont le meurtre et l'adultère dans le premier degré de leur développement. C'est ainsi que Dieu les envisage, et c'est ainsi qu'il les condamnera au jour du jugement.

La tromperie du cœur humain n'est pas le moindre des maux qui s'y trouvent. «Le cœur est trompeur et désespérément malin par-dessus toutes choses.» Journalièrement nous sommes déçus, soit par des espérances ou des plaisirs terrestres soit, par l'infidélité de nos amis; mais le plus souvent, nous sommes trompés, et d'une manière plus terrible encore, par nos propres cœurs. Ils nous portent à nous endormir dans une fausse sécurité lorsque nous sommes entourés de dangers. Ils nous invitent à être satisfaits de nous-mêmes, quand les ténèbres et la corruption régissent en nous. «Qui les connaîtra?» Tel est la question du langage inspiré. Il est impossible que quelqu'un connaisse son propre cœur, à moins d'être éclairé par la sagesse divine, par la Parole et par l'Esprit de Dieu. Les hommes se trompent eux-mêmes à un tel point qu'un grand nombre ne veulent point recevoir la réprimande; mais ils se justifient quoique leurs vies soient palpablement corrompues. Une des preuves les plus évidentes que l'on se trompe soi-même, et que le cœur n'est pas pur, c'est l'aversion que l'on éprouve généralement pour toute réprimande.

Par ce qui précède, nous ne voulons pas dire simplement que l'on refuse d'entendre la réprimande, ou d'écouter des conseils. Ceux qui se trompent ainsi eux-mêmes se garderont bien de montrer leurs propres sentiments; mais ils revêtiront une apparence de trompeuse d'humilité. Quelques-uns demanderont des conseils, et exprimeront un désir d'être repris, s'imaginant qu'ainsi ils font grandement preuve d'humilité. Mais leur invariable obstination à ne pas suivre les conseils qui leur ont été donnés, et leur négligence à se corriger des fautes et des habitudes pour lesquelles ils ont été repris, montrent trop clairement que leur aveuglement est profondément enraciné dans leurs cœurs égoïstes. Tous les efforts pour venir en aide à de telles personnes semblent impuissants.

A ceux qui gémissent sur leur faiblesse, à ceux qui se découragent en vue de leurs propres manquements, nous présentons des paroles d'espérance et d'encouragement. Nos adversaires intérieurs sont nos pires ennemis; mais nous sommes heureux de pouvoir dire que nous ne sommes point abandonnés dans la lutte. Que rien donc ne détruise notre paix. Christ vainera aussi ces ennemis-là.

«L'esprit charnel,» c'est-à-dire le cœur irrégénéré est «ennemi contre Dieu.» Mais cet esprit charnel peut être tenu dans l'inactivité, et nous pouvons être «justifiés par la foi» de sorte que nous pouvons avoir la «paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ.» «Hors de moi, vous ne pouvez rien faire,» dit le Sauveur. C'est ici que nous manquons. Nous voulons vaincre par notre propre force. Nous ne nous abandonnons pas entièrement à Dieu. C'est lorsque nous sentons notre propre faiblesse; lorsque nous sommes disposés à nous débarrasser de toute idole; et que nous pouvons croire que Dieu est désireux de nous recevoir dans les bras de son amour infini; lorsque nous avons tellement faim et soif de justice, que nous détestons véritablement les péchés qui contristent l'Esprit de Dieu, et que nous nous soumettons sans réserve à Dieu, qu'alors le Seigneur nous revêt du pouvoir de son salut. Sa grâce est suffisante pour nous, et nous éprouvons en réalité que «l'amour parfait bannit la crainte.»

L'amour de Dieu se trouvera dans un cœur pur, et cet amour se manifestera par une soumission complète à la volonté de Dieu et par une obéissance du cœur à ses commandements. Un cœur pur trouvera ses délices dans la communion avec Dieu,

et il ira journallement au trône de la grâce afin d'y trouver la force dont il a besoin, soit pour agir ou pour supporter les épreuves, soit pour accomplir le devoir ou attendre patiemment la direction du Seigneur, pour s'effacer derrière la croix, et faire toutes choses à la gloire de Dieu.

J. H. WAGGONER.

PENSEES PRATIQUES SUR DES SUJETS BIBLIQUES.

SOYEZ FERME.

Il y a des chrétiens qui sont précisément ce que devraient être tous ceux qui font profession de piété. Ils sont fermes, inébranlables, et abondent toujours dans l'œuvre du Seigneur. Cette qualité de fermeté est quelque chose d'admirable. Dans toutes les églises de Christ, il y a des chrétiens qui possèdent cette précieuse qualité. Ce sont ces personnes-là qui portent les fardeaux. Ces chrétiens sont toujours trouvés à leur poste, surtout lorsque tout est triste et sombre autour d'eux, et que les circonstances sont les plus difficiles. Mais il y a d'autres chrétiens, en plus grand nombre, qui peuvent à peine se tenir debout, à moins qu'ils ne soient soutenus par ces disciples fidèles et désintéressés. On peut, pour de bonnes raisons, craindre que de tels chrétiens ne bronchent en chemin. Dieu prend soin d'avertir les hommes de leurs dangers, et il les exhorte à se fortifier contre la puissance de Satan. Mais après leur avoir donné tous les moyens de se prémunir contre les artifices de l'ennemi, il permet parfois qu'ils soient tentés et mis à l'épreuve, précisément dans les choses où ils sont le plus faibles. Ainsi le crible est secoué, et ceux qui sont insouciantes et légers, se manifestent comme tels et se séparent du peuple de Dieu.

Ceux qui rappellent à leur souvenir les pays dont ils sont sortis, trouvent toujours l'occasion d'y retourner. Caleb et Josué possédaient un esprit ferme, mais presque tous ceux qui composaient l'armée d'Israël retournaient de leur cœur en Egypte. Il est donc d'exhorter les enfants de Dieu à ne pas aimer le monde, à ne pas se détourner de Christ, à ne pas endurcir leurs cœurs, et à ne pas faire naufrage quant à la foi. Et souvent toutes ces pressantes sollicitations n'ont aucun succès. Mais j'aime à rencontrer ces chrétiens pour lesquels de telles instances ne sont pas nécessaires, et qui ne retourneront point en arrière, lors même qu'ils seront invités à le faire; mais qui traverseront fidèlement cette épreuve de leur fidélité, et en sortiront triomphants. «Demeure ici,» dit Elie. Mais Elisée répondit: «L'Éternel est vivant et ton âme est vivante, que je ne te quitterai point!» Un peu plus loin, Elisée est encore éprouvé de la même manière. Une troisième fois, la même demande est encore faite par Elie, et Elisée donne la même réponse. Elie ne parlait pas de cette manière à Elisée parce qu'il lui était profitable de demeurer là, mais c'était pour qu'il fût éprouvé. Lorsque l'épreuve fut terminée, Elie dit à Elisée: «Demande ce que tu veux que je te fasse, avant que je sois enlevé d'avec toi.» Ensuite une bénédiction d'une valeur immense est accordée à Elisée, savoir: une double portion de l'esprit d'Elie.

Lorsque Nahomi s'en retourna du pays de Moab où elle avait séjourné, elle supplia ses deux belles-filles qui étaient veuves, de s'en retourner à Moab dans leurs propres parentés. Nahomi considérait que leur retour dans leur pays était de toutes manières pour leur avantage temporel. Horpa, après avoir hésité quelque temps avec des larmes, prit congé de sa belle-mère et s'en alla. Alors Nahomi dit à l'autre: «Voici ta belle-sœur s'en est retournée vers son peuple et vers ses dieux; retourne-t'en après ta belle-sœur. Mais Ruth répondit: Ne me prie point de te laisser pour m'éloigner de toi; car j'irai où tu iras, et je demeurerai où tu demeureras; ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu; je mourrai où tu mourras, et j'y serai ensevelie. Que l'Éternel me traite avec la dernière rigueur, si jamais rien te sépare de moi que la mort.»

Si vous lisez le livre de Ruth, vous ver-

rez que Horpa retourna vers sa mère et aux dieux de Moab. Il n'est plus fait mention de son nom. Sans doute ses rapports avec le peuple de Dieu ont cessé pour toujours. Mais Ruth est honorée d'une place dans la principale famille d'Israël; elle est au nombre des ancêtres de Jésus-Christ. Son histoire est conservée dans la Bible comme un legs précieux pour le peuple de Dieu, et selon toute probabilité, son nom est écrit dans le livre de vie de l'Agneau. Très-peu de personnes possèdent l'esprit de Ruth, un bien plus grand nombre, je le crains, sont animées de l'esprit d'Horpa. Au grand jour il sera révélé que ceux dont le cœur aura été ferme, seront seuls acceptés de Dieu.

NOTRE PATIENCE DOIT ÊTRE ÉPROUVÉE.

Il n'est pas agréable de rencontrer des perplexités, des épreuves et des désappointements, cependant toutes ces choses sont inévitables et doivent être supportées. Et c'est pour notre bien qu'elles nous arrivent. Rencontrons-les donc avec une soumission volontaire et Dieu les rendra très-profitables pour nous. Il nous aidera si nous recherchons son aide.

CHRIST NOTRE LUMIÈRE.

Quand Dieu nous accorde de la lumière, c'est afin que nous y marchions de tout notre cœur. Si nous ne la suivons pas, nous serons laissés dans les ténèbres. Notre seule espérance est que les rayons de la lumière céleste ne nous quitteront pas. Parvu que nous ne désobéissions pas aux divines instructions et que nous ne contritions point l'Esprit de Dieu, certainement nous ne serons point laissés dans les ténèbres. Dieu a pitié de nous, dans notre misérable condition, et ce n'est pas sa volonté que nous périssons. Toutefois il nous est très-facile d'entrer dans les ténèbres. Dès que nous cessons de chérir la lumière elle nous quitte bientôt. Combien alors est triste le cas de ceux qui se trouvent laissés à leur propre aveuglement et aux déceptions que leur fait éprouver Satan. L'Esprit de Dieu est lumière, et l'esprit de Satan est ténèbres. Dans quelle terrible condition nous nous trouvons quand nous ne savons pas discerner ces deux esprits!

L'ÉLOIGNEMENT DE DIEU.

Il est facile de nous écarter du bon chemin; mais c'est une œuvre longue et difficile de retourner au bon chemin. Nous pouvons par notre insouciance nous éloigner de Dieu. Mais ce ne sera que par beaucoup de soin, de zèle et d'humilité que nous pourrons retourner vers le bien. Prenez garde de nous éloigner de Dieu. Ce n'est point une chose légère de nous écarter du bon chemin, et ce n'est pas une petite affaire de nous guérir du mal après y être tombé. Il est plus facile d'éviter le péché que de nous soustraire à sa puissance, quand une fois nous nous y sommes placés.

J. N. A.

LE RETOUR DE JÉSUS.

Ce qui caractérise les vrais chrétiens, c'est qu'ils aiment l'apparition de Jésus. Lorsque le Fils de Dieu sera révélé dans les nuées du ciel, ce sera pour les saints l'accomplissement de leur glorieuse espérance. C'est en vue de cet événement qu'ils prient, qu'ils veillent et qu'ils attendent. Le peuple de Dieu aime Jésus, c'est pourquoi ils aiment son apparition, et il est impossible qu'il en soit autrement. Comment pourrions-nous aimer Jésus sans aimer son glorieux avènement? Nos cœurs ne peuvent pas entretenir une douce communion avec lui, sans se réjouir d'une joie ineffable et glorieuse à la pensée de son prochain retour.

Le peuple de Dieu ne peut point oublier les cruels traitements que reçut le Sauveur lorsqu'il vint une première fois sur cette terre. Ils ne peuvent être satisfaits avant qu'il revienne dans sa gloire infinie, avant que l'homme du Calvaire apparaisse à ses ennemis comme étant le Roi dans sa beauté.

De plus, leurs plus grands intérêts sont liés à l'œuvre qu'il doit accomplir à son retour. Ayant en ses mains les clefs de l'enfer et de la mort, il ouvrira la prison où les saints endormis sont retenus captifs. Les chaînes du sépulcre seront brisées, les portes de leur prison seront ouvertes, et ils sorti-

ront en triomphe. Sa récompense est avec lui, et quelle récompense! En un instant, tous les rachetés seront rendus immortels. Ils ne seront plus séparés de leur Rédempteur. La foi sera changée en vue. L'espérance sera réalisée au-delà de toute conception de l'esprit humain. La douleur et la tristesse ne reviendront plus jamais assiéger ces êtres bienheureux. L'opprobre fera place à un honneur infini. La croix fera place à la palme de victoire et à la couronne de vie. La prière sera changée en louanges continuelles. L'anxiété causée par la séparation sera changée en vive allégresse, lorsque ceux qui auront été séparés par la mort, se retrouveront pour ne plus jamais se quitter. Il ne manquera rien au saint et glorieux triomphe des rachetés. Il n'existera plus aucune cause de tristesse. Les afflictions de ce monde actuel seront cicatrisées par les joies de la félicité céleste. On ne craindra plus la tentation. Il n'y aura plus aucun danger de rétrograder dans la marche spirituelle. Satan, l'ennemi de nos âmes, avec tous ses artifices, ne pourra plus nous tromper. Les larmes seront essuyées de tous les yeux. Les saints seront pour toujours avec le Seigneur.

Voilà notre espérance glorieuse. C'est ce qu'attendent maintenant les enfants de Dieu; c'est cette espérance qui les soutient dans leurs épreuves, et dans leurs souffrances ici-bas. Ils ne peuvent être satisfaits avant de voir celui qui a le pouvoir de détruire la mort; ils désirent ardemment le retour de celui qui peut rétablir sur notre terre le paradisi si longtemps perdu.

Cette espérance bénie est chère au cœur de tout enfant de Dieu. Ils attendent et souhaitent ardemment l'apparition de Celui qui est l'objet de leurs cœurs; et leur prière constante est: «Amen! Oui, Seigneur Jésus, viens!»

J. N. A.

PENSEES CRITIQUES ET PRATIQUES SUR L'APOCALYPSE.

EXPLICATION DU CHAP. 7 : 1-3.

LES 144,000 MARQUES.

VERSETS 1-3. «Après cela, je vis quatre anges qui se tenaient aux quatre coins de la terre, et qui en retenaient les quatre vents, afin qu'aucun vent ne soufflât ni sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre. Je vis ensuite un autre ange qui montait du côté de l'orient, tenant le sceau du Dieu vivant; et il cria à haute voix aux quatre anges qui avaient reçu le pouvoir de nuire à la terre et à la mer; et il leur dit: ne nuisez point à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué au front les serviteurs de notre Dieu.»

On ne peut se tromper sur l'ordre chronologique des événements dont il est parlé ici. Le sixième chapitre se termine par les événements qui se passent sous le sixième sceau, et le septième sceau n'est pas mentionné avant le commencement du chapitre 8. Tout le chapitre 7 est donc jeté ici comme une parenthèse. Pourquoi se trouve-t-il ainsi intercalé entre ces deux sceaux? C'est évidemment dans le but d'ajouter quelques faits particuliers concernant le sixième sceau. L'expression «après cela», ne signifie pas, après l'accomplissement de tous les événements décrits auparavant; mais elle signifie, après que le prophète eut été amené en vision à la fin du sixième sceau, afin que la succession des événements donnés au chapitre 6 ne fût pas interrompue. Ensuite son attention est attirée vers les choses mentionnées au chapitre 7, comme étant des détails à ajouter à ce qui se passe sous ce sceau. Mais on se demandera: Entre quels événements de ce sceau cette œuvre de marquer les 144,000 se place-t-elle? Elle doit avoir lieu avant que les dieux se retirent comme un livre qu'on roule, car il n'est pas possible qu'une telle œuvre ait lieu après cet événement. Elle doit avoir lieu après les signes donnés dans le soleil, la lune et les étoiles; car ces signes ont paru et cette œuvre n'a pas encore été accomplie. Elle a donc sa place entre les versets 13 et 14 du chapitre 6. Mais, comme il a déjà été démontré, c'est justement le temps dans lequel nous sommes maintenant. Donc, la première partie du chapitre 7 de l'Apocalypse se rapporte à une œuvre dont

nous pouvons attendre l'accomplissement dans le temps actuel.

Quatre anges. Les anges sont des agents toujours présents dans les affaires de cette terre, et pourquoi ceux-ci ne seraient-ils pas quatre de ces êtres célestes entre les mains desquels Dieu aurait remis l'œuvre décrite ici, pour retenir les vents selon les desseins de Dieu quand ils ne doivent pas souffler, et pour en frapper la terre quand le temps arrivera où ils doivent être lâchés? Car on remarquera, verset-3, que leur œuvre est de frapper «nuire» aussi bien que de «retenir», de sorte qu'ils ne laissent pas seulement souffler les vents lorsqu'ils doivent souffler; mais encore qu'ils les font souffler. Ils précipitent l'œuvre de destruction par leur propre énergie surabondante. Mais l'action de nuire à la terre, à la mer, et aux arbres ne comprend point les sept dernières plaies. C'est à sept anges spéciaux que sera donné l'ordre de verser sur la terre les fioles de la colère de Dieu sauveur, les sept dernières plaies; mais l'œuvre de nuire à la terre dont il est parlé ici, est remise entre les mains de quatre anges.

Les quatre coins de la terre. Expression dénotant les quatre points cardinaux, et signifiant que ces anges, dans leur sphère particulière avaient charge sur toute la terre.

Les quatre vents. Les vents, dans la Bible, représentent des commotions politiques, des luttes, des guerres. Dan 7:2; Jér. 25:32. Les quatre vents, retenus par quatre anges aux quatre coins de la terre, doivent dénoter tous les éléments de débats et de commotion qui existent dans le monde; et quand ces vents seront tous lâchés et qu'ils souffleront tous ensemble, ils constitueront le grand tourbillon dont parle Jérémie.

L'ange montant du côté de l'orient. C'est un autre ange (pris dans le sens littéral) chargé d'une œuvre spéciale. Au lieu des mots «montant du côté de l'orient», on lit dans quelques traductions «montant du côté du soleil levant» ce qui est plus littéral. Nous entendons que cette expression dénote la manière dont l'action se fera plutôt que la localité où elle aura lieu. Elle signifie que, comme le soleil se lève avec des rayons obliques d'abord, et comparative-ment faibles, mais s'accroît en force jusqu'à ce qu'il luise dans tout son éclat et sa splendeur, de même l'œuvre de cet ange commencerait dans la faiblesse, se poursuivrait d'une manière croissante, et se terminerait avec force et puissance.

Le sceau du Dieu vivant. Ce qui distingue l'ange qui monte de l'orient, c'est qu'il porte le sceau du Dieu vivant. D'après ce fait et par l'époque où cette œuvre se produit, nous déterminerons, si possible, quel mouvement cette mission symbolise.

Le fait que l'ange tient en sa main le sceau du Dieu vivant, constitue évidemment son œuvre; et pour montrer que c'est que cette œuvre, il nous faut d'abord chercher ce que signifie le sceau du Dieu vivant.

1. *Définition du terme.* Un sceau est un instrument propre à faire des empreintes; il est employé par des individus, des corporations et des Etats pour faire des empreintes sur la cire, les lettres, les diplômes ou autres actes comme preuve de leur authenticité. Le mot original est sceau, c.-à-d., un anneau-cachet, une marque, un estampe, un signe, un engagement. Comme signification du verbe sceller, nous avons: «Assurer à quelqu'un, rendre sûr, poser un sceau ou une marque sur une chose comme signe qu'elle est réelle, et approuvée comme telle; attester, confirmer, établir, distinguer par une marque.» En comparant Gen. 47:11 avec Rom. 4:11, et Apoc. 7:3 avec Ezéch. 9:4, en rapport avec les définitions ci-dessus, le lecteur verra que les mots marque, signe et sceau sont employés dans la Bible comme termes synonymes. Le sceau de Dieu dont parle notre texte, doit être posé sur les serviteurs de Dieu. Nous ne pouvons supposer sans doute que, dans ce cas, il s'agisse littéralement d'une marque faite en la chair; mais que c'est quelque institution ou observance se rapportant spé-

